



THE GOLDFISH AND THE INNER TUBE

Ruth Childs/
Stéphane Vecchione

C'est une scénographie extrêmement plastique que l'on découvre en pénétrant dans la boîte noire de l'Atelier de Paris/CDCN. Une quarantaine de chambres à air sont répandues au sol. Une batterie au lointain et des installations tubulaires sur les côtés. Le tout rattaché par de fins tuyaux en plastique bleus. Ruth Childs et Stéphane Vecchione portent tous les deux un pull rouge vif et des chaussures noires. C'est tout. Pour le reste, ils restent, littéralement, *culs nus*. Avec des airs de créatures semblant sorties tout droit d'une BD de Simon Hanselmann (quoique bien plus inoffensives) ils vont passer l'heure que va durer la représentation à exécuter différentes tâches avec une précision extrême.

Lui se place à la batterie, un sac en plastique bleu sur la tête, et active le dispositif scénique qui n'est autre que le prolongement de son instrument. Elle, se déplace en sautant parmi les chambres à air pour connecter, en rythme, tous ces tuyaux. Un paysage se dessine. Les choses s'installent. Et cela prend un certain temps. On attend. Mais quel bonheur

que de pouvoir voir des choses se passer sans précipitation, bien qu'une urgence (très musicale) se fasse sentir dans chaque action. Les chambres à air vont se remplir petit à petit. On verra alors une scénographie prendre corps et respirer, chanter, siffler. Devenir un être mouvant et surprenant. Des sons se métamorphosent en musique. Ça devient rythmique, complexe, composé, mélodique. Les objets semblent exister de façon autonome. Presque même plus que les deux performeurs, qui se retrouvent souvent, comme les spectateurs, à devoir attendre que les choses se fassent. Qu'elles soient prêtes.

Regards en coin, sourires complices avec le public, ironie, ridicule, maîtrise et une certaine retenue se mêlangent pour donner un objet scénique inclassable. Car *The Goldfish and the Inner Tube* est autant une histoire musicale que théâtrale, un numéro de cirque d'un autre monde qu'un concert grotesque aux nuances humoristiques subtiles et imprévisibles, une installation performative qu'une danse concrète où les objets s'approprieraient une gestuelle humaine et où les humains se figeraient dans une immobilité somme toute bien chorégraphique. On y retrouve une indifférence étonnante face à des événements qui mériteraient un point d'exclamation. Une banalité sans intérêt de prime abord, sera rendue intrigante, voire même hilarante, par l'attention que lui portent les deux protagonistes. Et c'est jouissif!

On regrette parfois de ne pas avoir pu plonger dans cet univers décalé activement, de ne pas avoir été conviés à y insérer nos corps de spectateurs (*émancipés?*) plus franchement. À s'en approcher, s'en éloigner, à en subir, comme les performeurs, les humeurs et les désaccords. Au lieu de cela, nous avons été placés de façon frontale, maintenus à l'extérieur.

The Goldfish and the Inner Tube reste, certes, une œuvre exigeante pour le public. Mais de ces œuvres qui déplacent et recontextualisent, justement, la danse, la faisant exister dans des sphères esthétiques et conceptuelles autres que ce qu'on pourrait attendre d'elle, de ces œuvres qui font la richesse de la création contemporaine.

Vu à l'Atelier de Paris / CDCN dans le cadre de June Events, le 12 juin 2018.

Lise Spektor

"The Goldfish and the Innertube", duo pour chambre à air et poisson rouge



Une photo du spectacle "The Goldfish and the Innertube". [Marie Magnin - ADC]

Jusqu'au 15 avril à Genève, salle de l'ADC, Ruth Childs et Stéphane Vecchione jouent à cache-cache entre la danse, la musique et la performance. Ludique!

36 chambres à air de camion posées en carré sur scène. Valves, tuyaux, air comprimé, pression. Ça fait *pffffff*, ça fait *tuuuuuuuut*. Plein de sacs poubelles aussi, d'un beau bleu chiffonné. Et au fond du plateau cette batterie transparente comme un aquarium. A propos d'aquarium, il y a aussi un poisson rouge. Voici le spectacle "The Goldfish and the Innertube" (le poisson rouge et la chambre à air), signé Ruth Childs et Stéphane Vecchione.



Une photo du spectacle "The Goldfish and the Innertube". [Marie Magnin - ADC]

Le duo porte pull rouge et baskets noires. Entre les deux, ils sont tels Adam et Eve. Que présentent-ils? Une suite d'accidents, de sons, de poses, de postures, de cache-cache, d'attrapes et de surprises qui collisionne danse, musique, performance et installation. Ça sent bon le caoutchouc et ne manque pas d'air, gonflé, pas gonflant, sur le fil entre le sublime et le pathétique. On songe à l'humour du plasticien alémanique Roman Signer, chorégraphe de catastrophe et de l'inattendu attendu. Une belle et dépaysante découverte.



« The Goldfish and the Inner Tube » de Ruth Childs et Stéphane Vecchione

Imaginons un morceau du monde où toute présence absolument concrète sous-tend un propos absolument abstrait. L'air y circule, entêtant comme une métaphysique de la matière, qui soulève et transporte le plateau. Insolite voyage au festival June Events. C'est de la science-fiction rustique, qui s'offre d'abord aux regards, de *The Goldfish and the Inner Tube*, une pièce de Ruth Childs et Stéphane Vecchione montrée en première en France par le festival June Events. Sur le plateau, d'abord vide de présence humaine, on distingue un paysage de matières informes, mais redressées en pics. Cela deviendra plus clair quand y débutera l'intervention humaine.

Soit : trente-six chambres à air de format poids-lourd, dégonflées. Les pics sont les valves à gonflage, qui en émergent. Toute une toile de fins tuyaux recouvre ce dépôt ordonné au sol, et le relie à une source d'air comprimé. Les boudins amorphes prennent vie. Et formes. N'étant pas contraintes dans la gangue d'un pneu, se révèle la tendance de ces chambres à air à dessiner des formes assez irrégulières, peu homogènes. On en vient à s'intéresser à ce genre de phénomènes, car enfin, la pièce *The Goldfish and the Inner Tube* est à rattacher à une radicalité en arts plastique autant que chorégraphique, selon laquelle ce que l'on voit est ce qui est à voir. Aucune narration pré-existante et surplombante. Aucune illustration. Aucune intrigue. Aucune péripétie dramatique. Encore moins psychologique. Une pure abstraction, conclura-t-on ? A ceci près que des actions manifestes sont engagées par des êtres humains. Des actions très concrètes. Elles affectent la matière. Laquelle ne manque pas d'y répondre. Et ainsi de suite.

Ces actions sont conduites par une femme et un homme : Ruth Childs et Stéphane Vecchione. Pour éviter, plus tard, l'effet conclusif aggravant, posons d'emblée que ce duo nous a paru tout seul neutre en termes de genre. Au point de s'en agacer par moments. Stéphane Vecchione s'y dépense de manière beaucoup plus tempétueuse que sa partenaire féminine. Il occupe l'espace, et très particulièrement une batterie bien centrale, depuis laquelle il décoche des salves de puissance sonore. En regard, Ruth Childs paraît trop souvent occupée à faire la morte, en patientant pour attendre la suite. Laquelle consistera volontiers à prendre et tenir la pose – parfois magistrale, audacieuse, mais enfin offerte immobile au regard, en état d'exposition. A quoi se consacrent donc ces deux performeurs ? A une saisie du monde, lequel s'est transformé en tas impressionnants de chambres à air enchevêtrées, qui se bordent, se chevauchent, s'entassent, s'empilent, font la tour de Pise, habitable de l'intérieur en creux, offrent appui, penchent, s'effondrent. Trente-six chambres à air de poids-lourd, voilà qui est massif, rustique, post-industriel. Voilà, intégralement, de la matière. Et

pourtant molle, mobile, malléable, déformable, crissant, fuyant, glissant et échappant à la prise, rebondissant, réceptive et douce comme un nid.

Maniant aussi des stocks de sacs poubelles d'un bleu glaçant industriel (on s'y masque, on les malaxe, on les sème, on les agite, on en fait jupe ou cape), Ruth Childs et Stéphane Vecchione pétrissent cet échantillon du monde en grande dimension, le labourent, s'y jettent, y plongent, le bousculent, le testent, l'agencent, le redressent. Toute la pièce, ils font cela cul à l'air, n'étant vêtus que du haut, et cette impudeur prodigue de l'incongruité, où se disputent l'évidence des sexes et la naïveté de leur exposition primaire. La musique diffuse tout autant d'atmosphère insolite, faite d'une circulation de l'air à travers des orgues de fortune bricolées en tuyauterie PVC, qui couinent, sifflent, pètent, gargouillent, chuintent, chantent, sifflent, s'égayent, apparemment hors contrôle. Il y a beaucoup d'absurde, d'humour, de catastrophe, de métaphysique, de mise en œuvre calculée et de dérive non maîtrisée, d'ambition du milieu et d'improvisation déjantée, d'espoir et d'échec, de longue attente et d'instant consumé, dans *The Goldfish and the Inner Tube*. On pourrait encore parler de la mise en gloire d'un aquarium et de son poisson rouge. On pourrait spéculer, s'étonner, phosphorer. Mais d'un point de vue chorégraphique, on s'en tiendra à ces deux choses : d'une part, un plateau horizontal bidimensionnel s'est trouvé en état d'éruption permanente par l'action d'une force de grand souffle d'air en circulation, généralisé. D'où un transport d'attention physique, débordant de lois banales de la gravité, comme de l'ordre établi de la stabilité. D'autre part, Ruth Childs, excessivement vantée naguère dans la reprise des early pieces de sa tante Lucinda, s'affranchit, toute crâne, du péril de faire héritière icônique crispée sur ces incunables. Dans le fatras de la bousculade de ce récent duo, on voit se construire sa présence irradiante, intrépide autant que transversale, aux prises avec un dispositif ultra-contemporain qu'elle se plaît à concevoir, mettre en jeu, et affronter.

Gérard Mayen

<https://dansercanalhistorique.fr/?q=content/goldfish-and-inner-tube-de-ruth-childs-et-stephane-vecchione>